

De l'acculturation à la transculturation

Le cas de l'écriture littéraire et de la traduction en Algérie

From acculturation to transculturation

The case of literary writing and translation in Algeria

Zohir Mahdid*

Pr. Daoud Mohamed

Date de soumission : 10/04/ 2021

date d'acceptation : 04/09/2021

Résumé : L'Algérie se caractérise par une situation de plurilinguisme sociale : l'arabe standard ; le français ; le berbère et l'arabe dialectal. Une situation qui a non seulement conditionné l'imaginaire linguistique de ses locuteurs mais a aussi influencé la production littéraire dans le pays. Ainsi, le choix de la langue d'écriture des écrivains algériens a de tout temps obéi à des conditions non seulement psycho-émotionnelles, esthétiques ou thématiques mais aussi historiques, politiques, ou éditoriales. Les premières œuvres littéraires algériennes étaient d'expression française avec une première génération d'écrivains qui a utilisé la langue française pour dénoncer le colonialisme. Elle sera suivie après l'indépendance par une autre génération qui utilisera de son côté le français pour s'opposer aux pratiques politiques de l'époque. Les années soixante-dix connaîtront l'émergence de la littérature algérienne d'expression arabe dans un climat de panarabisme et de patriotisme culturel aigu. La littérature berbère, quant à elle devra attendre le début des années quatre-vingt-dix et l'ouverture politique qui a suivi les événements d'Octobre pour connaître un vrai départ. Si certains considèrent ce plurilinguisme littéraire comme un enrichissement de la culture locale arabe et berbère et en même temps une ouverture sur d'autres cultures étrangères, d'autres appréhendent ce phénomène avec beaucoup de méfiance. Pour eux, cette transition d'une culture à une autre est loin d'être une simple acquisition d'une culture distincte, en d'autres termes, une acculturation. Elle représente, plutôt la perte ou le déracinement d'une culture antérieure. A cet effet, la traduction littéraire, étant une pratique à la fois intertextuelle, interlinguistique et interculturelle, est en mesure de proposer une vision transculturelle basée essentiellement sur l'acception de l'autre et la promotion du vivre ensemble.

Mot clés: *Plurilinguisme ; traduction ; écriture littéraire ; transculturation ; réception*

Abstract: Algerian society is living in a context of plurilingualism characterized by the use of Standard Arabic, French, Berbère, and Algerian dialects. Not only has this situation fashioned its speaker's linguistic imagination but also impacted the literary output in the country. Besides psycho-linguistic, aesthetic or thematic considerations, writers' linguistic choices have most of the times been determined by historical, political or editorial decisions. In Algeria, the first generation of writers emerged using French in order to denounce colonialism. It has been followed by a second generation after the independence for whom French offered the possibility to oppose unilateral political decisions at that period. On its part, Arabic written literature effectively started at the beginning of the seventies amidst a highly spirit of Pan-Arabism and cultural patriotism whereas the political reforms which

* zohirmahdid1935@gmail.com Université oran - 1 Ahmed Ben Bella, corresponding author md_daoud@yahoo.fr

Université Oran-1 Ahmed Ben Bella (auteur correspondant)

Axe de recherche: Translation as an intercultural and inter-linguistic tributary

followed the 1988 mass protests marked the real advent of the berbère literary creation. If some analysts consider this literary plurilingualism as a cultural consolidation and openness to foreign cultures, others apprehend this phenomenon. According to them, this transition between cultures is much more a “de-culturation” rather an acculturation. Therefore, literary translation as an inter-textual, inter-linguistic and intercultural activity, offers the opportunity of a trans-cultural vision which will certainly promote the acceptance of others and foster the living together.

Keywords: *Plurilingualism; translation; literary writing; transculturation; reception*

Introduction: Le monolinguisme est la caractéristique d'un pays ou d'une personne qui ne parle ou n'écrit qu'une seule langue, souvent associé à l'idée de « *L'Etat-nation envisagée comme un groupe ethnoculturel et ethnolinguistique homogène* » (Frigière, 2017) ou la dimension religieuse occupe une position centrale dans certains pays comme c'est le cas en Algérie. En revanche, le multilinguisme est la coexistence de plusieurs langues distinctes à l'intérieur d'un même Etat-Nation, tel que l'Afrique du Sud (11 langues), la Suisse (4 langues), la Belgique (3 langues), sans citer des pays où l'on parle effectivement une grande variété de langues sans qu'elles soient inscrites dans la constitution, comme par exemple l'Indonésie (725 langues) par exemple dont beaucoup sont menacées d'extinction (Marques, 2019). Le concept de multilinguisme a souvent été confondu avec le concept de plurilinguisme qui signifie la capacité d'un individu d'employer à bon escient plusieurs variétés linguistiques. D'emblée, une différence majeure entre les deux termes surgit : le multilinguisme fait référence à des situations où des langues existent côte à côte dans une société, mais en étant utilisées séparément. Le plurilinguisme par contre implique la mise en relation de la connaissance de plusieurs langues par une même personne. En d'autres termes, accepter la présence de plusieurs cultures dans un même espace et développer des compétences plurilingues et pluriculturelles, i.e. « *la compétence à communiquer langagièrement et à interagir culturellement ...gérer l'ensemble de ce capital langagier et culturel* » (Frigière, 2017). Sans doute que la littérature et la traduction représentent, dans cette interaction linguistique et culturelle, deux phénomènes sociaux majeurs dont l'étude nous aidera certainement à mieux comprendre les raisons qui ont motivé le choix des langues d'écriture en Algérie et les politiques linguistiques menées depuis l'indépendance. D'autre part, la littérature de par sa nature intertextuelle et la traduction étant une pratique inter-linguistique, constituent deux domaines dont l'étude interpelle d'une manière sine qua non la culture dans ses manifestations les plus diverses, en mettant au-devant de la scène des concepts qui ne cessent d'alimenter les soupçons et les craintes. Dans cette optique, on peut considérer cet article comme contribution à l'effort de compréhension des concepts de l'acculturation et de la transculturation à travers l'écriture littéraire plurilingue et la traduction en Algérie.

Les politiques linguistiques : Quarante ans après l'indépendance de l'Algérie, le président Bouteflika dans son discours au 9ème Sommet de la Francophonie à Beyrouth en octobre 2002 déclara :

« (...) Il n'a pas été facile pour le peuple algérien de renouer avec ses origines, et ceci explique en grande partie notre attachement sourcilleux, à tout ce que nous considérons comme les fondements de notre algérianité amazigh, et de notre arabité. Cette phase de récupération de soi-même est indispensable, avant que l'on puisse

s'ouvrir aux autres, ... Cette confiance en nous-mêmes nous a conduits à reconnaître le tamazigh - dans toute la diversité de ses déclinaisons - comme langue nationale, étant assurés, que loin d'attenter ainsi à notre unité nationale, nous venons d'ouvrir une voie pour un enrichissement de notre culture, et un raffermissement de notre cohésion sociale » (Grandguillaume, 2003) .

Des paroles qui résument l'orientation de toutes les politiques linguistiques menées en Algérie depuis l'indépendance et qui de surcroît confirment encore une fois que concernant la langue, les considérations idéologiques et politiques ont de tout temps pris le dessus sur les aspects culturels et académiques. Ainsi et à l'instar de ses prédécesseurs, Bouteflika définit on ne peut mieux les priorités, la récupération de soi-même passe avant l'ouverture aux autres et l'enrichissement de notre culture ne peut être envisagé au détriment de l'unité nationale. Aux yeux des dirigeants politiques et quelques élites chargées de relayer leurs discours, seule l'arabisation pouvait garantir cet idéal en diminuant l'influence de la langue française et en cantonnant le Berbère et les différents parlers algériens à un usage restreint. Une approche de l'arabisation qui, au lieu d'éclairer la nature complexe des rapports inter-linguistiques, a cultivé une triple confusion : « *confusion entre langue française et francophonie, confusion entre arabisation et algérianisation et enfin confusion entre arabisation et islamisation et ré-islamisation* » (Sebaa, 2002).

Quelles langues parlent réellement les Algériens ?

Le paysage linguistique en Algérie est marqué par la cohabitation difficile de l'arabe standard, le français, l'arabe dialectal et le berbère. Toutefois, malgré l'abondance des publications à ce sujet une définition, légèrement actualisée de ces quatre codes, s'impose avant d'entamer toute analyse.

L'arabe standard : La langue nationale de l'Algérie est la langue arabe classique ou fus'hâ. Une langue qui de loin n'est plus celle d'un *Imrui El Qaïs*, selon les descriptions fallacieuses de quelques-uns de ses détracteurs. Car cette langue s'est ouverte

« A partir du XIX^e siècle, dans le cadre des contacts avec l'Europe et de la Renaissance arabe (dite Nahda) elle s'est ouverte sur d'autres langues par le biais de la traduction et s'est modernisée en langue d'ouverture (souvent désignée sous cet aspect comme « troisième langue », lugha thâlitha, au sens d'arabe médian entre l'arabe classique et l'arabe parlé) » (Grandguillaume, 2003).

Ceci à partir du XIX^e siècle, en s'inscrivant dans le cadre des contacts avec l'Europe et de la Renaissance arabe (dite Nahda). Une modernisation qui a accusé en Algérie un retard certain en raison de la longue période de colonialisme.

L'arabe dialectal : Il est considéré comme un registre inférieur à l'arabe standard et représente les différents parlers algériens. Contrairement à l'arabe standard pour qui l'écrit est réservé, il est de statut oral et occupe une place centrale dans la communication quotidienne de tous les algériens. « *... les dialectes sont la véritable langue maternelle, celle dans laquelle tout individu a structuré sa personnalité, langue du désir et du rêve* » (Abbes-Kara, 2010/1). On notera surtout que l'écart entre les dialectes et l'arabe standard s'est réduit de nos jours par l'enseignement de l'arabe dans les écoles et son utilisation dans les médias.

Le français : Le français occupe aussi une place prépondérante dans la société à tous les niveaux. La question qui se pose maintenant est, faut-il se contenter du statut de première

langue étrangère qui lui est réservé ou lui en revendiquer plus ? Si certains parlent même d'une langue seconde, d'autres optent plutôt pour

« une langue française "algérienne" qui prend corps dans la recomposition de l'imaginaire linguistique social en Algérie en exprimant son altérité intérieur. Et c'est sans doute pour cela que l'Algérie ne peut pas être classée dans le bloc ou le groupe francophone au même titre que les autres pays ayant la langue française en partage » (Sebaa, 2002).

Le berbère : Le berbère reconnu langue nationale en 2002 est présent en Algérie sous des variétés diverses, Amazigh, Chaoui, Targui, etc. Jusqu'à présent, Tamazigh peine à s'imposer devant la prépondérance de l'arabe et du français et ce malgré les efforts du HCA.

« Cette langue n'a même pas d'alphabet unifié et convenu. Elle marche pieds nus, les uns cherchent à l'écrire de droite à gauche, les autres de gauche à droite, les autres de haut vers le bas. Et d'autres la négligent, la violent » (Zaoui, 2012).

Le choix de la langue d'écriture :

Le choix d'une langue d'écriture dépend de la nécessité d'atteindre un public plus large d'où l'intention des auteurs d'inscrire leur discours dans un espace socioculturel précis. Or, les auteurs ont de tout temps, été confrontés à des cas d'extrême oppression, de dépossession et de situations d'urgence où la liberté de choisir octroyée est celle d'écrire dans une langue imposée ou de se taire. C'est en partie le cas de la littérature Algérienne d'expression française qui continue d'attiser les querelles de langues, *« l'une considérant cette littérature comme inféodée au parti de l'Etranger, donc comme étant un outil insidieux d'impérialisme culturel ; l'autre soutenant qu'elle offre une opportunité privilégiée d'interculturalité et d'échange »* (Saad, 2008). Une opportunité d'échange considérée par les courants religieux et pro panarabisme comme une menace pour la société et *« une attaque contre le capital culturel dont la langue est un composant fondamental »* (Frigière, 2017). Pour Mohamed Sari écrivain et traducteur le choix de la langue est plutôt de nature esthétique parce qu'à travers l'écriture, certains sujets sont plus malléables dans le français et d'autres dans l'arabe. Aussi, pour mieux comprendre les réelles circonstances et motivations qui ont modelé l'écriture littéraire en Algérie, un exposé historique, bref et aussi objectif que possible, du panorama littéraire algérien s'impose.

Littérature algérienne d'expression française : Lorsqu'une langue maternelle ne permet pas de communiquer avec toute une population comme ce fût le cas en Algérie avant l'indépendance, des écrivains comme Feraoun, Mammeri et Dib ont commencé à rédiger leurs premières œuvres en français qui était tout naturellement la langue de l'école et des institutions. C'est d'ailleurs avec cette génération d'écrivains qu'apparaissent les premières questions sur la relation entre la langue et l'identité, *« je parle une autre langue : Qui suis-je ? »* (Dib, 1998).

Ce débat s'est prolongé avec la deuxième génération d'écrivains avec Rachid Mimouni, Boujedra ou Kateb Yacine pour qui l'écriture était un combat à armes inégales où il fallait choisir entre se servir de la baïonnette de l'ennemi ou périr

« La francophonie est une machine politique néo coloniale, qui ne fait que perpétuer notre aliénation, mais l'usage de la langue française ne signifie pas qu'on soit l'agent d'une puissance étrangère, et j'écris en français pour dire aux Français que je ne suis pas français » (Paulin, 2010).

La langue française pour ces écrivains était aussi le moyen d'être entendu ailleurs et d'exprimer un mécontentement et une opposition aux pratiques politiques de l'époque. Quant à Assia Djebar, écrire en français fût pour elle un combat à la fois politique et féministe, rompre avec le silence et faire entendre sa voix dans une langue mise à sa disposition. Ce fût aussi une appropriation et un moyen de « *faire ré-affleurer les cultures traditionnelles, mises au ban, maltraitées, longtemps méprisées, les inscrire, elles, dans un texte nouveau, dans une graphie qui devient 'mon' français* » (Paulin, 2010).

La fin des années quatre-vingt-dix connaîtra une production littéraire d'expression française très prolifique d'écrivains, pour la plupart exilés en France, dénonçant l'intégrisme et le fanatisme religieux. Le monde arabe n'étant pas prêt à publier des romans sur le terrorisme islamique, « *ironiquement, la langue française prend en charge « l'horreur algérienne » de cette décennie et est ainsi intronisée langue de l'urgence par les écrivains eux-mêmes* » (Remache, 2018). Une situation qui laisse Mohamed Sari quelque peu perplexe, « *à présent, on ne parle plus du terrorisme en Algérie et, comme par enchantement on ne parle plus d'écrivains Algériens en France* » (Sari, 2005). Un constat peu réjouissant établi en 2005 par notre traducteur, mais depuis ce temps, la situation n'est plus la même. On voit s'installer un courant moderne du roman algérien contemporain d'expression française tenant « *un discours plus universel, largement plus humain* » (Remache, 2018). Parmi ces noms on peut citer Boualem Sansal, Anouar Abdelmalek, un Yasmina Khadra « reconverti » et d'autres.

Benhadouga montre le chemin : Parler de l'écriture littéraire algérienne en langue arabe, c'est signaler d'abord un retard pris dans plusieurs sens. En premier lieu, un retard par rapport à d'autres pays arabes, particulièrement l'Égypte et le Liban, mais aussi, en ce qui concerne cet article, par rapport aux romans algériens d'expression française. Selon Marcel Bois ce retard est essentiellement du au fait que dans le contexte de la littérature arabe le roman est un genre relativement jeune et que le nombre de lecteurs potentiels en arabe a commencé à augmenter en Algérie à partir des années soixante-dix, l'arabisation ayant beaucoup aidé. Le professeur Abdelmajid Meziane avait d'ailleurs qualifié la parution de « *Vent du Sud* » de Abdelhamid Benhadouga en 1971 « *d'événement culturel... répondant au besoin, éprouvé par la génération montante, d'une littérature réaliste et engagée* » (Bois, 1978). Pour cette génération Benhadouga représentait avec Tahar Ouetar et Rachid Boujedra un peu plus tard, l'avenir de la littérature algérienne en langue arabe. Pour assurer cet avenir, les dirigeants de l'époque n'ont pas lésiné sur les moyens. Pour dire vrai, un plan de travail incluant séminaires, débats, émissions radiophoniques et télévisés, etc. fut élaboré et exécuté minutieusement. Cinquante ans après, la situation n'est guère aussi reluisante, on assiste à un « désengagement des institutions publiques vis-à-vis de la promotion de cette littérature alors que dans les années 1970, la Société Nationale de l'Édition et de la Diffusion (SNED), publiait, diffusait, jusqu'aux coins les plus reculés du pays, les œuvres littéraires » (Daoud, 2012).

Si Mohand ou la mémoire d'une langue : Que dire d'une littérature qui naît dans des conditions aussi défavorables et un climat politique et socioculturel hostile ? Une littérature poussée tout simplement au militantisme dès ses premiers pas au lieu d'être accompagnée, soutenue et considérée par tout un chacun à sa juste valeur, non pas comme un

enrichissement de notre patrimoine culturel, mais comme une récupération d'une partie de nous-même. Une littérature cantonnée dans l'oralité des siècles durant malgré l'existence d'une écriture ancestrale, en l'occurrence le *Tifinagh*, un axe de recherche jusqu'à présent très peu exploré. Une littérature orale riche et variée, vu la diversité des dialectes qui constituent la langue berbère, tenant à la vie par le truchement de textes cultes disparates comme le recueil de poèmes de Si Mohand, « (...) *on le conserve comme double d'une mémoire sujette à l'oubli. Il est le "livre" des jeunes kabyles* » (Feraoun, 1960: 11). L'émergence de l'écriture littéraire berbère tardera à venir, « *il faut donc attendre la période coloniale et la très forte influence de l'école et de la culture française pour que naisse une véritable production littéraire écrite en langue berbère* » (Chaker, 1992). La première vraie tentative sera celle de Bélaïd At Ali, notamment avec son texte *Lwali n wedrar* (Le saint de la montagne), publié en 1964. Mise à part cet ouvrage et quelques textes publiés par Aliche et Sadi durant les années quatre-vingt, la littérature kabyle connaîtra un passage à vide qui durera presque trente ans. Ce sont d'ailleurs les changements politiques survenus après les événements d'octobre 1988 en Algérie qui marqueront incontestablement le point de départ d'une véritable production littéraire kabyle. Une dizaine de romans vont être publiés durant les années quatre-vingt-dix, parmi ces auteurs on citera A. Mezdad (1990), A. Ouhemza (1994), Aït Boudaoud (1999) et d'autres. A partir de l'an 2000, cette production va s'accélérer considérablement et sera aussi accompagnée par un mouvement de traduction timide, mais prometteur.

L'emploi du dialectal dans la littérature algérienne: Si l'emploi du dialectal dans la littérature algérienne est une pratique ancienne, sa prise en charge par les chercheurs est relativement récente, pas encore structurée, trop souvent éparpillée entre plusieurs champs scientifiques, littérature, linguistique, anthropologie, etc. Cependant, tous s'accordent sur le fait que son emploi a de tout temps été associé à la culture populaire dans toutes ses formes : poésie, conte populaire, chanson et théâtre. Même « *s'il ne jouit pas d'une politique de promotion et ne fait l'objet de revendications politiques, le dialectal s'impose et s'épanouit simplement par son usage quotidien* » (Bouchakour, 2015). Il représente le patrimoine sonore de notre société, la voix de nos ancêtres portée à nos oreilles en version « Hi-fi », d'où cette mise au point de Khaoula Taleb Ibrahim « *La stigmatisation au nom d'un purisme exclusif de toute expression non canonique ne semble plus de mise* » (Bouchakour, 2015).

L'emploi du dialectal dans la littérature algérienne concerne d'abord les textes rédigés entièrement en dialectal tels que les poèmes de Ben Msayeb et de Sidi Lakhdar Ben khlouf, le langage employé dans les comptes populaires « Hejayet », ou dans les pièces de théâtre de Rachid Ksentini et de Mahieddine Bachetarzi et autres. A propos du langage employé dans ces poèmes et repris dans les comptes et les pièces théâtrales, le sociologue Ahmed Amine Dellaï dira « *un poète et un littérateur, il compose dans une langue littéraire, un poète populaire compose dans une langue qui doit être populaire (dialectale dans sa syntaxe), et en même temps élaboré, riche en vocabulaire* » (Bouchakour, 2015). Il dira aussi que le Melhoun à titre d'exemple est « un dialectal littérisé ».

Un autre aspect de l'emploi du dialectal dans la littérature est celui de son emploi dans des textes littéraires en parallèle avec l'Arabe, le Français ou le Berbère. Un mélange de langue illustrant parfaitement la situation linguistique diglossique de l'Algérie et faisant inscrire dans ces textes non seulement une oralité mais une hétérophonie Bakhtienne reflétant ce *melting pot* qu'est la société algérienne. C'est aussi le retentissement de voix trop longtemps

privées de paroles et que la création littéraire dans toutes ses formes a su merveilleusement reproduire.

Donner la parole aux traducteurs : Par définition, traduire est le transfert d'une langue source à une langue cible. En traductologie, on parle non pas de langue, mais plutôt de langue culture. Or, la question qui se pose dans le cas de l'Algérie est de savoir si traduire le « *Métier à tisser* » de Mohamed Dib en Arabe ou « *Reeh el Janub* » de Abdelhamid Benhadouga en Français, ou « *Nedjma* » de Kateb Yacine en Tamazigh est une traduction de la langue ou de la culture ? Une question probablement un peu ambiguë et qui nécessite pour être clarifiée une série d'autres questions. La première serait : sommes-nous en face d'une seule culture et plusieurs langues ? Cela voudrait dire questionner la capacité des langues à exprimer d'une manière identique tous les aspects et référents culturels dans un texte. D'autres poseront le problème sous un angle thématique, comme Mohamed Sari qui, disait un peu plus haut dans cet article, que certains sujets étaient plus malléables dans une langue que dans une autre. Un point de vue d'un écrivain traducteur qui se dit ballotté par les deux langues entre lecture, écriture et traduction.

En évoquant certains écrivains algériens d'expression française de réputation mondiale à l'instar de Kateb yacine, Boujedra et Mohamed Dib qui ont été traduits à l'étranger, Saïd Boutadjine il y a de cela quelques années, tirait la sonnette d'alarme :

« Malheureusement, les pays voisins vont bientôt envahir le marché de la traduction en arabe d'œuvres algériennes et universelles et l'Algérie sera obligée d'importer ces ouvrages à des prix excessifs alors que ces traductions auraient pu être faites dans notre pays à des prix beaucoup plus raisonnables » (Sari M. , 2006).

En réponse, des initiatives assez prometteuses ont été prises ces dernières années afin de traduire le corpus littéraire algérien dans les trois langues l'Arabe, le Français et Tamazigh. L'objectif et bien sûr d'offrir plus de visibilité à la littérature algérienne en Occident et dans le Monde arabe, mais aussi et en priorité rendre ces ouvrages accessibles à tous les algériens quelque soit la langue qu'ils maîtrisent. C'est en sorte admettre ce que Marcel Bois avait diagnostiqué et prédit en 1978 :

« Les vicissitudes de l'Histoire ont abouti dans ce pays à la création de deux publics pour les œuvres littéraires : il y a ceux qui lisent en arabe et ceux qui lisent en français, les vrais bilingues ne représentant qu'une faible minorité. Cet éclatement linguistique de la communauté sera sans doute encore une réalité pendant de nombreuses années » (Bois, 1978).

Parler de lecture nous mènera à aborder la problématique de la réception des œuvres et de poser de nouveau une autre question. Est-ce que notre perception de notre identité, de notre Histoire, de notre culture risquera-t-elle de tergiverser d'un côté ou d'un autre par ce gigantesque projet de traduction ? Est ce que les certitudes que nous avons nourri grâce à la lecture de ces œuvres dans une langue ou dans une autre et qu'on croyait solide comme du béton ne vont-elles pas s'écrouler devant nos pieds tel un château de cartes ? A mon avis, que ça soit à travers le roman « *L'Opium et le Bâton* » de Mouloud Mammeri rédigé en français ou le recueil de nouvelles « *Les martyrs reviennent cette semaine* » de Tahar Ouettar rédigé quant à lui en arabe, les thématiques ont toujours été celles vécues par tous les algériens et ont provoqué souvent les même émotions. Le débat sur le choix de langue qui a servi à transmettre cette littérature n'a jamais été une obsession pour le public, mais

par contre ce fût bien le cas pour quelques élites *passionnées* pour qui « *la littérature est cet ensemble d'objets et de règles, de techniques et d'œuvres, dont la fonction dans l'économie générale de notre société est de précisément d'institutionnaliser la subjectivité* » (Barthes, 1960:). Instituteurs, Journalistes, critiques, scénaristes et traducteurs ont de tout temps constitué la passerelle par laquelle transite la littérature sans s'empêcher de lui joindre un métalangage qui influence considérablement l'imaginaire du public.

De l'acculturation à la transculturation : Dans son ouvrage *Contrapunteo cubano del tabaco y el azucar* publié en 1940, l'anthropologue cubain Fernando Ortiz introduit le mot transculturation en substitution du terme acculturation.

« La transculturation qui se caractérise par le choc. L'« ex-culturation » des peuples conquis, soumis ou exploités, n'empêche pas certains syncrétismes : le conquérant prend lui aussi une part de sa culture. Il y a aussi « inculturation », c'est-à-dire une acquisition réciproque d'éléments culturels » (Buono, 2011).

Ainsi envisagée, une pratique de traduction dont le but est le dialogue avec l'Autre et l'enrichissement culturel mutuel ne représente aucune menace pour les constantes d'une Nation. En fait, l'Algérie a besoin pour son épanouissement de toutes ses variétés de langues et de culture, l'Arabe, le Français, le Berbère et les divers parlers algériens à condition de trouver une osmose qui préservera les singularités et les caractéristiques intrinsèques de chaque variété.

Mettre les langues constamment en contact, voire en confrontation même, en utilisant tous les moyens disponibles, (enseignement des langues étrangères, traduction, communication interculturelle...), fera sans aucun doute remonter à la surface les trésors que renferment les cultures auxquelles appartiennent ces langues. Toutefois, faudra-t-il se garder de trop s'aventurer dans un hybridisme et un métissage qui, sur le long terme, feront disparaître ces curiosités à jamais. A force de trop plaider la cause du plurilinguisme et du pluriculturalisme à travers le déni de la différence linguistique et culturelle, l'humanité est en train d'opérer, peut-être, un retour inconscient à la case de départ, celle d'un unilinguisme d'avant Babel. Ce retour à l'unilinguisme est un mécanisme qui a été enclenché depuis des siècles déjà, depuis l'apparition des premières traductions, mais à une vitesse trop lente que seule la mondialisation a accéléré et rendu visible. Plus en se comprennent facilement moins de ressources linguistiques nous utiliserons. Les quantités colossales de textes qui se déversent chaque jour en vue d'une traduction « fast-food » ont certainement des conséquences néfastes sur la qualité du produit et de la langue employée (utilisation excessive d'emprunts et de calques). Ainsi, pour des termes tels hamburger, pérestroïka, djihad, sauna, saké...les traducteurs peinent à trouver des équivalents et optent souvent pour des translittérations. De ce fait, un seul et même terme est utilisé dans les six ou sept mille langues recensées à peu près à travers le monde, un manque à gagner difficile à rattraper. Le contraste est que même si la traduction semble permettre un rapprochement interculturel, elle opère par des mécanismes d'unification et d'harmonisation un effet d'érosion qui effrite sans cesse les langues au niveau lexical, syntaxique et sémantique.

Conclusion: Pour atteindre ces objectifs, il faut institutionnaliser une politique linguistique transparente avec un double objectif, prendre en charge la promotion de toutes les langues par le biais : (1) d'une intervention visant les fonctionnements grammaticaux, lexicaux, phonétiques..., et la diffusion de nouvelles normes auprès des usagers ; (2) promouvoir un traitement juste et équitable quant aux fonctionnements socioculturels de toutes les langues

et de leur statut. Encourager de même le plurilinguisme afin de permettre la construction d'une compétence communicative dans laquelle les langues et les cultures ne sont pas classées dans des compartiments différents et interagissent entre elles. Œuvrer pour que la création littéraire dans notre pays, dans toutes ses formes, soit estimée à sa juste valeur. Les écrivains et les traducteurs ont de tout temps été les artistes dont le matériau à travailler est la langue, ou mieux encore, les langues et c'est à travers la création et seulement la création qu'ils peuvent promouvoir les valeurs universelles d'un vivre ensemble pacifique, où le respect de la différence culturelle primera sur les pratiques malveillantes d'une unification à sens unique.

Bibliographie :

- 1-Abbes-Kara, A.-Y. (2010/1). *La variation dans le contexte algérien: enjeux linguistique, socio-culturel et didactique*. Consulté le 03 27, 2021, sur Cahiers de sociolinguistique page 77 à 86: <https://www.cairn.info/revue-cahiers-de-sociolinguistique-2010-1-page-77.htm>
- 2-Barthes, R. (1960:). *Histoire ou littérature*. Consulté le 08/04/2021, sur https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1960_num_15_3_421625
- 3-Bois, M. (1978). *Au fil des années soixante dix: émergence du roman algérien d'expression arabe*. Récupéré sur Revue de l'Occident musulman et de la méditerranée n°26 pp. 13 - 34: https://www.persee.fr/doc/remmm_0035-1474_1978_num_26_1_1822
- 4-Bouchakour, W. (2015, 05 02). *Parlons Algériens*. Consulté le 03 23, 2021, sur El Watan. com: <https://www.elwatan.com/pages-hebdo/arts-et-lettres/parlons-algerien-02-05-2015>
- 5-Buono, A. (2011). *Le transculturalisme: de l'origine du mot à " l'identité de la différence" chez Hedi Bouraoui*. Consulté le 04 03, 2021, sur URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1009452ar>
- 6-Chaker, S. (1992). *La naissance d'une littérature écrite: le cas berbère (kabylie)*. Récupéré sur Bulletin des études africaines (INALCO): IX (17/18): https://www.centrederechercheberbere.fr/tl_files/doc-pdf/neo-litt.pdf
- 7-Daoud, M. (2012, 04 13). Le livre manque de qualité et de soutien. (M. Yefsah, Intervieweur)
- 8-Dib, M. (1998). *L'Arbre à dire*. Paris: Albin Michel.
- 9-Feraoun, M. (1960: 11). *Les poèmes de Si Mohand*. Paris: Les éditions de Minuit.
- 10-Frigière, J. N. (2017). *Compétence Plurilingue et Interculturelle*. Consulté le 27/03/2021, sur , <https://www.tdx.cat/bitstream/handle/10803/455136/jngflde4.pdf?sequence=1>
- 11-Grandguillaume, G. (2003). *l'Algérie pays francophone?*
- 12-Marques, N. (2019, 02 28). *Les 7 pays les plus multilingues du monde*. Consulté le 03 23, 2021, sur Babel MAGAZINE: <https://fr.babel.com/fr/magazine/pays-les-plus-multilingues-du-monde>
- 13-Paulin, M. (2010). *Langue maternelle et langue d'écriture*. Consulté le 03 21, 2021, sur hommes & migrations: <https://journals.openedition.org/hommesmigrations/878?lang=es#ftn1>
- 14-Remache, A. (2018). *Panorama du roman algérien d'expression française: Espaces et Espérances*. Récupéré sur Synergie Algérie N°26 p. 67 - 85: <https://gerflint.fr/Base/Algerie26/remache.pdf>
- 15-Saad, N. B. (2008). *Ecrire dans la langue de l'autre: risques et enjeux*. Consulté le 03 19, 2021, sur Revue de littérature comparée: <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparée-2008-3-page-289.htm>
- 16-Sari, M. (2005, 02 24). La littérature algérienne est d'essence réaliste. *La dépêche de kabylie*. (A. Mohellebi, Intervieweur)
- 17-Sari, M. (2006, 03 02). La traduction en Algérie est une nécessité. (Soad, Intervieweur)
- 18-Sebaa, R. (2002). *Culture et plurilinguisme en Algérie*. Récupéré sur TRANS.internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften.: <https://www.inst.at/trans/13Nr/sebaa13.htm>
- 19-Zaoui, A. (2012, 01 25 et 26). *Langues, cultures: la mort du singulier- Quatre lettres dans une boîte postale scellée*. Consulté le 03 23, 2021, sur Les identités plurielles, 4eme rencontre euro-algériennedes écrivains: https://eeas.europa.eu/archives/delegations/algeria/documents/cultural_activities/4_eme_rencontre_des_ecrivains_les_identites_plurielles.pdf